

SUGIMOTO RYÔSUKE

21 ans, 3^e année d'économie, université H.

1

Quel étrange spectacle, vraiment ! Le balcon de notre troisième étage donne sur l'ancienne route de Kôshû ; il a beau y passer des milliers de voitures par jour, il n'y a jamais le moindre accident. Juste en bas, un passage piéton. Quand le feu passe au rouge, la voiture qui arrive stoppe bien comme il faut sur la ligne d'arrêt. La suivante, aussi. Elle apprécie la distance afin de se positionner derrière la voiture de devant sans la cogner. La troisième ménage aussi la même distance. Aussi, quand le feu vire au vert, la voiture de tête démarre en douceur, et la seconde et la troisième enchaînent, comme prises dans le mouvement, en respectant la distance de sécurité.

Et moi, bien sûr, je fais pareil quand je conduis. La voiture devant moi stoppe-t-elle, je freine. Puis, quand le feu vire au vert, tant que la voiture de devant n'a pas démarré, je n'appuie pas sur l'accélérateur. C'est normal, finalement, que les accidents ne soient pas si fréquents. Mais il n'empêche que si j'observe la circulation d'en haut, cette circulation très normale offre un spectacle étrange, vraiment.

Pourquoi faut-il que je passe ce beau dimanche après-midi à observer la circulation depuis mon

7

balcon ? Une seule raison à cela : je m'ennuie ferme.

Qu'est-ce que j'entends par ennui ? En fait, le temps ne s'étire pas en ligne droite. J'ai l'impression que ses deux extrémités se rejoignent en une sorte de boucle, et que je revis alors le temps qui vient de s'écouler. Dire qu'il n'y a pas de vérité unique, voilà qui décrirait la situation. Mettons que je saute de ce balcon du troisième. Même avec de la chance, je me casse un membre ; si je n'ai pas de chance, je meurs sur le coup. Mais, dans ce temps en boucle, même si je meurs sur le coup la première fois, il y aura une seconde fois. Considérant que je suis mort sur le coup la première fois, je m'arrange pour sauter la prochaine fois de manière à ne m'en tirer qu'avec une simple entorse. La troisième fois, je suis las de sauter et même ça m'embête d'enjamber le garde-fou. Si je ne saute pas, il n'arrive rien, et s'il n'arrive rien, j'attends le retour à la case départ : ce moment où je m'ennuie ferme.

Non que je ne veuille rien faire en ce beau dimanche. Mais quoi, alors ? Question un peu gênante. Mettons que je désire causer à une personne inconnue dans un lieu inconnu avec des paroles sincères à m'en faire rougir. Ça ne s'arrête pas à une jolie fille. Par exemple, je veux échanger sur l'amour et la vie, comme K et le Maître dans *Le Pauvre Cœur des hommes* de Natsume Sôseki. Bémol : ça m'embêterait que mon interlocuteur se suicide, je le voudrais donc un rien frivole.

J'ai quitté le garde-fou où j'adhérais comme une limace, pour passer par ma chambre en piétinant le futon et entrer dans le living.

Là, j'ai aperçu de dos Koto qui, le plus sérieusement du monde, regardait une rediffusion de la série

télévisée *Travail d'infirmière*. Elle était là comme d'habitude, dans le survêtement qui lui sert de pyjama, à couper ses pointes fourchues. M'avait-elle senti entrer derrière elle ? Elle m'a dit en rigolant : « Un étudiant qui n'a pas cours, ça ne fiche rien. » L'envie m'a pris de poser le miroir en pied devant elle. Elle se sentirait un peu morveuse si elle voyait dans la glace le poil qu'elle a dans la main.

— Je vais à la supérette, tu veux quelque chose ? ai-je demandé en vérifiant le contenu de mon porte-monnaie.

Tout en pinçant ses pointes, elle s'est retournée.

— A la supérette ? Et pour quoi faire ?

— Ben, pour bouquiner sur place.

Je m'attendais à ce qu'elle me réponde un truc drôle du genre : « Branlo, va... » Non, elle a bredouillé :

— Bouquiner, moi aussi, je viens peut-être avec toi...

— Tu n'es pas obligée...

— Parce que...

— Ecoute, si tu es là, ce ne sera vraiment pas évident de regarder les magazines qui m'intéressent.

— Tu veux lire quoi ?

A ce moment-là, l'écran télé s'est brouillé. Goutte-à-goutte à la main, en tenue d'infirmière plus courte tu meurs, Mizuki Arisa fonçait dans un couloir : on aurait dit qu'une tempête de sable allait l'engloutir dans la seconde. Depuis peu, cette télé déconne. Elle a l'air de dire : « C'est peut-être le moment d'en acheter une autre, non ? »

— Ah, encore du zapping ! a dit Koto qui scrute aussi l'avenir du petit écran.

— Tu sais, ce n'est pas ça qu'on appelle zapping. Zapper, ça veut dire changer tout le temps de chaîne

avec la télécommande. L'autre jour, j'ai employé le mot à la fac, mais personne n'a compris.

— Alors, qu'est-ce qu'on dit ?

— Eh bien... En tout cas, ce mot ne passe qu'ici.

Durant mes explications, Koto s'est levée d'une traite et a frappé violemment la télé. L'écran s'est tordu comme s'il avait mal. Au troisième crochet du droit de Koto, l'image est revenue.

— Tu sais y faire !

— Pardon ?

— Non, je suis épaté : tu réparas drôlement bien !

— Ah, ça ? J'ai trouvé le truc, c'est tout.

Là-dessus, Koto s'est rassise par terre et a recommencé à se couper les pointes.

— Dis, c'est quoi tes trois séries préférées, Ryôsuke ?

— Tu me l'as déjà demandé, ai-je répliqué en regardant Mizuki Arisa se remettre à courir sur l'écran.

— La dernière fois, je t'ai demandé ça pour la série du lundi 21 heures. Là, on est sur TBS vendredi 22 heures... Moi, mes préférées, c'est *Jusqu'à ce que ça ne soit plus qu'un souvenir*, *Dis-moi que tu m'aimes...* mais pour la troisième, j'hésite entre *Prof de lycée* et *La déchéance d'un homme...*

Mizuki Arisa ayant échangé son uniforme d'infirmière pour sa tenue civile, je me suis dirigé vers la porte d'entrée. Koto m'a appelé par-derrière : « Hé, réponds-moi franchement... » Comme elle n'aurait pas manqué de me poser la question à mon retour de la supérette afin d'avoir sa réponse, j'ai demandé : « *Drôles de pommes*, c'est bien le vendredi à 22 heures ? » Elle m'a dit que oui. J'ai répondu en sortant : « Alors, mes trois séries préférées, ce sont les

saisons 1, 2 et 3 de *Drôles de pommes*. » A peine dehors, j'ai pensé que j'aurais dû lui demander son truc anti-zapping, j'ai même failli revenir sur mes pas une seconde, mais j'ai changé d'avis : « Au fond, pour le moment, il vaut mieux que la télé déconne » et j'ai emprunté le couloir.

En tout cas, Koto se trompe : en ce moment, ce n'est pas les vacances de printemps à la fac, et les examens battent leur plein. Comme elle se met au lit pour le plus grand bien de sa peau à l'heure où débute *NEWS 23*, elle ignore sûrement que depuis plusieurs semaines, jusqu'à une heure avancée de la nuit, je modifie « la courbe de fluctuation des taux de change après les accords du Plaza » pour lui donner la forme d'un dragon ou je dessine avec frénésie un flip sur mon dico japonais-français.

D'ailleurs, je vais à la fac en voiture. Ça sonne bien, dit comme ça, mais aucune fille ne se réjouit de voir une voiture comme celle-là s'arrêter sur le lieu de rendez-vous. Juste après mon entrée en fac, j'ai acheté soixante-dix mille yens une Micra d'occasion. Dans la foulée j'ai acheté un livre de divination sur le choix des prénoms et j'ai baptisé ma voiture Momoko. Sugimoto Momoko : en tout, 25 traits, *signe faste*. « Personnalité franche, autonome, débonnaire, impossible à haïr, pleine de piété filiale, déférente vis-à-vis des aînés. Toutefois, côté santé, faiblesse bronchique... » Ce symptôme est apparu très vite, trois jours après l'achat. Le moteur de Momoko cale à peu près tous les dix kilomètres. Sur la route qui va de Chitose Karasuyama à la fac sur Ichigaya, le dixième kilomètre tombe ric-rac près de la gare de Shinjuku. Il m'est arrivé de caler inexorablement en plein jour sur le passage piéton devant chez Alta. J'ai beau

tourner et retourner la clé de contact, Momoko, qui est autonome, ne bouge pas. Là-dessus, le feu passe au vert, les voitures derrière donnent des coups de klaxon hystériques. Pas d'autre solution que de descendre et de la pousser en tenant le volant d'une main : « Oh ! hisse ! Oh ! hisse ! » Ce n'est pas parce que Momoko m'a coûté seulement soixante-dix mille yens qu'elle n'est pas lourde. Les gens qui patientent au feu me regardent en souriant ahaner désespérément jusqu'à l'arrêt des bus de tourisme Hato. Par chance, on n'est jamais seul en ce monde. Soudain, alors que mon visage se congestionne carrément sous l'effort, Momoko se fait plus légère. Je me retourne. Deux types, d'un genre que je n'aurais pas envie de fréquenter au quotidien, sont en train de pousser Momoko au cul.

« Hé, remonte et freine, ça va cogner ! » m'a dit celui qui était en gilet rouge et permanente frisée, et moi de me ruer sur le siège conducteur. A deux doigts de rentrer dans la rembarde, Momoko a pour ainsi dire sauvé la face. J'ai sorti la tête par la vitre, histoire de remercier les deux gars, mais ils avaient déjà traversé le passage piéton et allaient enjamber la rambarde devant chez Alta. J'ai hurlé : « Merci beaucoup ! » Mes cris, noyés dans le brouhaha devant la gare de Shinjuku, ne les ont pas atteints. Leur silhouette fringante a disparu sans se retourner vers Kabukichô. Je suis prêt à parier qu'ils étaient de Saitama ou de Nagareyama en Chiba. Tu as un problème avec ta voiture, une main secourable surgit de nulle part, et à tous les coups, c'est des voyous comme eux.

Ça se passe comme ça avec Momoko : dès que j'ai roulé neuf kilomètres, je ne prends pas de risque :

j'arrête le moteur, et ainsi de suite tous les neuf kilomètres. Pour sûr, je ne fais pas de grosses distances. Avoir ma propre voiture réduit considérablement ma latitude de déplacement.

Faute de parking à la fac, je dois me garer le long de la berge du canal. Il va sans dire que c'est un stationnement interdit ; si tu n'as pas de bol, la fourrière t'embarque. Momoko, à la différence des autres bagnoles d'étudiants, n'y a pas eu droit. Et pour cause : le long de la berge, il y a le café *Refrain* et le patron rentre Momoko sur le parking de son troquet quand il avise une patrouille de police. Pourquoi fait-il ça ? Parce que cette Momoko qui se laisse tâter le cul par les voyous, c'est lui qui me l'a vendue comme si c'était la fille de la maison.

Il y a trois jours, pendant que je planchais sur la théorie du commerce extérieur, le patron m'a gentiment gardé Momoko. Après l'examen, Sakuma, un camarade de classe que je n'avais pas vu depuis belle lurette, m'a fait part de son désir de revoir Koto.

Sakuma, c'est mon ami depuis le jour de la cérémonie d'entrée à l'université qui avait lieu au Budôkan, où nous nous sommes retrouvés assis côte à côte ; je peux bien dire que c'est mon seul intime sur la fac. Quand j'y pense, c'est lui qui m'a appris la vie à Tokyo. Rien que des petits trucs, par exemple monter dans le train (il n'y a pas de train dans ma province), s'habiller classe (sinon, côté jogging et survêtement, mon apprentissage est fait), repérer les bars branchés, trouver un petit job lucratif... C'est lui qui m'a tout appris là-dessus. Cela dit, ce n'était pas un enseignement soutenu et complet. Tenez, pour le train. Peu après mon entrée en fac, je rentrais des cours avec Sakuma par la ligne Yamanote. Depuis

que j'étais monté à Tokyo, quelque chose me turlupinaït.

— Mais où vont tous ces gens ?

Tout en me tenant à la poignée, j'ai interrogé Sakuma sur tous ces gens qui traversent les wagons quand le train roule. Bien sûr, je le sais à présent, ils filent vers le wagon le plus proche de leur gare de sortie. Mais à l'époque, je n'imaginai pas pareille évidence logique.

— Tu veux dire, ces gens-là ?

Sakuma ne semblait pas saisir, j'ai donc hasardé l'hypothèse à laquelle j'adhérais depuis pas mal de temps : « Il doit y avoir des toilettes dans certains wagons. » Là, enfin, il a eu l'air de piger et m'a fait : « Tu veux dire, ces gens-là ? » en hochant la tête, puis : « Ils ne vont pas aux toilettes mais au buffet. »

S'il m'avait dit : « Il y a un wagon-restaurant », j'aurais eu un doute immédiat. Sur le moment, je me suis dit qu'il était bien possible de trouver un buffet avec journaux et canettes de jus de fruits même sur un wagon de la Yamanote. J'étais tellement vexé que je n'en ai toujours pas reparlé à Sakuma. Depuis, combien de fois n'ai-je pas tourné dans les wagons de la Yamanote à la recherche d'un buffet fantôme !

Après cet examen de théorie du commerce extérieur d'il y a trois jours, nous sommes sortis du campus, Sakuma et moi, pour aller au billard et nous nous sommes arrêtés au Lotteria d'Iidabashi.

— Et chez toi, tout le monde va bien ? a-t-il demandé en se goinfrant de cheeseburger. Ça fait trente-six fois que je lui dis de ne pas le faire, mais il s'assoit toujours en tailleur sur la chaise au restaurant.

— Tu penses à qui ? ai-je renvoyé en faisant l'imbécile.

— Tout le monde, c'est tout le monde, a-t-il répliqué en se renfrognant.

— Tu penses bien à quelqu'un dans le lot ?

Je suis un rien sadique, moi. « Pas spécialement », a-t-il dit. Et il a arrosé son cheeseburger d'un milkshake vanille horriblement sucré.

Par « tout le monde », il entendait les colocataires du F3 où j'habite à Chitose Karasuyama. Le nom que je voulais lui extorquer, en sadique que je suis, c'était celui d'Ôkôchi Kotomi dite Koto, celle qui se coupait les pointes en regardant tout à l'heure la rediffusion de *Travail d'infirmière*.

— C'est pas pour être méchant : oublie-la, ça vaut mieux.

Tout en tendant le bras pour piquer dans les frites qu'il avait laissées, j'ai réitéré un conseil que je lui avais déjà seriné.

— Ça dérange qui, si j'attends qu'elle quitte son mec ?

Il voulait boire encore, mais le contenu de son milkshake, qui n'avait pas l'air de remonter par la paille, faisait juste *slurp slurp slurp*.

Koto a un petit ami ou le croit (la situation est ambiguë, un pur comme Sakuma s'y perd). C'est peu de dire que Koto est belle, c'est une beauté sans pareille. Nul jugement complaisant de ma part : Sakuma en est la preuve par l'exemple, et la plupart des hommes, eux, auront la franchise de reconnaître mon point de vue. Cette beauté sans pareille, vêtue tout le jour d'un survêtement en guise de pyjama, est séquestrée dans l'immeuble de Chitose Karasuyama, et son geôlier est le petit ami qu'elle fréquentait quand elle était en fac : Maruyama Tomohiko, jeune acteur qui monte (en ce moment, il joue avec brio le

rôle du jeune amant d'Ekura Ryô, ex-mannequin et actrice en vogue, dans une série romantique sur la chaîne Fuji). Du matin au soir, se coupant les pointes ici et s'adonnant là à son loisir préféré, la pâtisserie, Koto languit d'attendre en son living l'unique mais hypothétique coup de fil qu'il lui donnera de la semaine.

— Bon, je peux passer chez toi ce soir ? a demandé Sakuma d'un air innocent sur le chemin du billard, après avoir quitté le Lotteria.

— Si tu veux. Je vois que tu t'accroches, ai-je remarqué en souriant.

— Je ne vais pas lui refaire ma déclaration !

— Tu en es sûr ?

— Sûr et certain !

— Tu as déjà oublié la dernière fois ?

— Je m'en souviens. Cette fois-là, tu vois, j'ai trop tourné autour du pot...

A ces mots, j'ai senti son embarras. Au même moment, il s'est cogné le tibia comme il faut en enjambant le garde-fou.

— Tourner autour du pot, c'est ça... Lui dire en face : « Je t'aime, Koto. Je pense à toi tous les jours, et ça fait toujours très mal », tu penses que c'est tourner autour du pot ?

— Mais c'est ma façon à moi de tourner autour du pot...

— Et après, elle t'a dit quoi, Koto ?

— Je ne me rappelle plus, tiens.

— Tu veux que je te le rappelle ?

— Ça va, arrête.

La seule déclaration d'amour qu'il ait jamais faite de sa vie, Sakuma l'a faite au living. Koto a écouté, attentive, tête baissée, l'air le plus sérieux du monde.

Mais Sôma Mirai (une autre colocataire) n'avait pas plustôt crié de la salle de bain : « Koto, tu peux prendre le bain avant moi ! », qu'elle a hurlé en retour : « Deux minutes ! J'ai presque fini. »

Aussi optimiste soit-il, Sakuma est rentré abattu le même soir, cela va sans dire. J'ai vraiment eu de la peine pour lui, mon meilleur ami. J'en ai fait le reproche à Koto : « Quand bien même ça te viendrait des *profondeurs*, trop c'est trop. » A propos, *les profondeurs*, ça signifie l'inconscient. Mirai s'était mise brusquement à employer le mot. Suite à sa lecture de la psychanalyse de Freud en manga, disait-elle. C'était alors le mot à la mode, mais à usage interne du groupe.

2

J'ai bouquiné debout des magazines un bon moment en faisant des flexions et extensions des genoux. A la fin, faute de matière, je me suis rabattu sur la presse féminine. Là, j'ai repéré une petite interview de Maruyama Tomohiko dans un numéro de *Cosmopolitan*, que j'ai acheté pour l'offrir à Koto en rentrant. Maruyama y disait : « Oui, je voudrais bien rester pour toujours auprès de celle que j'aime (*rires*). Je suis un peu trop possessif, non ? (*rires*). » Koto a peut-être un petit ami trop possessif, n'empêche qu'elle ne loupe pas un seul jour la rediffusion de *Travail d'infirmière*.

Une fois sorti de la supérette juste en face de chez nous, j'ai attendu que les voitures cessent de passer pour traverser et entrer dans l'immeuble. Comme

l'ascenseur était en contrôle technique périodique, j'ai pris l'escalier de secours. Au palier du premier étage, j'ai cru entendre sangloter plus haut. Je me suis annoncé par mon bruit de pas et même en chantonnant. Au détour du palier menant au troisième, j'ai trouvé une lycéenne en uniforme assise, les pieds tournés en dedans. J'étais là, avec mon visage à hauteur du sien, qu'elle cachait sous un mouchoir. L'escalier était trop étroit pour passer à côté d'elle sans un mot, mais je ne tenais pas à me faire hurler dessus : « Fous-moi la paix ! » si je lui adressais la parole comme l'autre fois. La différence avec la pleureuse précédente, c'est que la fille de ce jour-là portait une jupe de longueur normale et ne se teignait pas les cheveux.

— Hum... ai-je dit d'entrée de jeu. Formule assez ambiguë pour que je puisse continuer par « Laissez-moi passer » ou « Vous avez un problème ? ».

Surprise, elle a relevé la tête de son mouchoir, m'a fixé un instant et s'est vite levée. Dans la foulée, elle a fait tomber le cartable posé sur ses genoux, qui a roulé à mes pieds. Je l'ai ramassé, puis j'ai demandé prudemment : « Rien de grave ? » Elle m'a arraché le cartable en disant « Non, rien » et m'a bousculé pour descendre. Je l'ai prise aussitôt par le poignet. D'une étreinte assez forte pour qu'elle se détende et renonce à dégager son bras.

— Figure-toi que j'ai déjà vu pleurer une fille comme toi par ici... Tu viens du 402 ? Moi, j'habite à côté, au 401.

Dès que j'ai parlé du 402, ses traits se sont tendus. Visage penché vers elle, je lui ai dit : « Si tu veux un conseil... » Des larmes ont mouillé ses cils qui en ont paru plus épais et plus longs. J'ai lâché tout doucement

son poignet, elle m'a répondu « Pas la peine » à voix basse.

— Mais enfin... ai-je insisté sans baisser les bras comme à mon habitude.

— Ça va, je te dis. J'ai voulu venir, je n'y peux rien, a-t-elle répliqué, très calme, puis elle a dévalé l'escalier de secours exigü en laissant onduler la jupe de son uniforme.

Si je lui cours après, elle me renversera au passage en hurlant « Fous-moi la paix ! » comme la dernière fois, me suis-je dit, et je n'ai donc pas bougé le petit orteil.

Je suis rentré à l'appartement en broyant du noir. Koto, apparemment lasse de se couper les pointes, s'ingéniait à s'épiler les sourcils devant son miroir.

— Koto, j'ai encore vu...

— Quoi donc ?

Quand elle s'est retournée, son sourcil droit et son sourcil gauche n'avaient visiblement pas la même épaisseur.

— Je veux parler du numéro 402.

— Un vieux ? Une jeune femme ?

— Une jeune femme ou plutôt une lycéenne. Elle chialait dans l'escalier de secours.

— Fi ! Tu en as qui rentrent en pleurant, et puis d'autres en sautillant. Après tout, chacun son truc.

— Comment peux-tu être aussi optimiste ? Mais elles se prostituent à côté !

— Ce n'est pas sûr encore, non ?

— Ben, un type louche, d'un certain âge, qui vit là tout seul, et puis des gars friqués et des filles fauchées qui vont et viennent. C'est quoi, sinon de la prostitution ?

— J'ai vu une fille remercier poliment et s'incliner avant de sortir. Imagine un peu : une prostituée qui

remercie et qui s'incline avant de partir ? Ça ne serait pas plutôt quelque secte bizarroïde ? Il ne vaut mieux ne pas s'en mêler. Et s'ils faisaient partie de la secte Oum ? *Poa, poa*¹.

Je suis passé dans la cuisine. En ouvrant le frigidaire, j'ai trouvé du thé glacé dans une carafe.

— Koto, le thé, c'est toi ? Je peux en prendre ?

Le temps de poser la question, je m'étais déjà servi.

— Ah, ça ? N'en bois pas si tu peux. Ce n'est pas le mien, c'est celui de Naoki. Ce matin, il s'est donné la peine de se faire du thé au jasmin ou quelque chose comme ça.

Ihara Naoki est l'un des colocataires, j'ai donc reversé son thé dans la carafe. Tel que je le connais, il a dû laisser une marque pour vérifier le niveau.

— Naoki a dit quelque chose sur le 402 ? ai-je demandé de la cuisine tandis que Koto, le dos tourné, s'épilait les sourcils.

— Ah oui, il a dit : « Au fond, on cohabite à l'insu de l'agence comme des immigrés clandestins : on est sur le même bateau, non ? »

— Des immigrés clandestins... ai-je susurré en me servant un coca dont le gaz était éventé.

Je ne peux pas me l'expliquer d'un mot pourquoi je cohabite ici, je n'en ai pas envie non plus. Plusieurs personnes ont demandé, des camarades de cours entre autres. Seulement, plus je tâche de l'expliquer, plus il me semble que la raison m'échappe. J'ai déjà

1. La secte Oum a déformé l'idée tibétaine de *poa*, désignant le rituel censé aider l'âme du mourant à s'élever après la mort, en autorisant à tuer toute personne opposée au culte pour son bien en l'empêchant d'accumuler du mauvais karma. Certains de ses adhérents considéraient que les membres de haut niveau avaient le droit de *poa* (tuer) les gens.

demandé à Koto pourquoi elle vivait avec nous, sa réponse a été des plus simple : « Parce que Maruyama couche au dortoir de sa production. Donc, nous ne pouvons pas vivre ensemble. » En somme, elle n'a que deux options : 1) vivre avec Maruyama Tomohiko ; 2) autres.

L'appartement est ainsi disposé : d'abord, tout de suite en entrant, le cabinet de toilette à droite, puis un petit couloir et la cuisine à gauche. A la différence d'une kitchenette studio, on pourrait y lever facilement les filets d'un thon entier. A côté de la cuisine, une porte coulissante qui ouvre sur la chambre des garçons, d'une douzaine de mètres carrés, et que j'occupe actuellement avec Naoki. Avec le lit tube en mezzanine, où Naoki dort, et le futon en bas, pour moi. J'ai bien un bureau, mais il sert de planche à repasser à tout le monde ; depuis peu, au lieu de manuels d'étude, il est encombré d'une bombe à empeser, d'un vaporisateur, etc. Quand on ouvre la porte-fenêtre de notre chambre, on est sur le balcon. Il n'est pas si petit que ça, mais pas non plus assez grand pour y placer des jardinières ou l'orner d'un dallage en bois.

En revenant à la cuisine, on ouvre la porte vitrée qui ferme mal, et c'est le living, d'une vingtaine de mètres carrés. Toute la façade sud est vitrée, le bruit du trafic sur l'ancienne route de Kôshu nous dérange un peu, mais c'est très ensoleillé. Koto prétend que ses sous-vêtements y sèchent en une heure. D'habitude, c'est là qu'elle passe ses journées. L'endroit importe peu, je crois, car elle a son téléphone portable, mais elle n'en bouge pas, au prétexte que « le living, c'est le mieux, car c'est là que la fréquence des appels de Maruyama est la plus élevée » (à mon avis,

qu'elle soit plantée là ou non toute la journée, ça n'a rien à voir avec la fréquence des appels...). Dans le living, il y a un canapé mauve en simili-cuir de très mauvais goût et une table basse en verre.

Au bout du living, la chambre des femmes, une pièce à l'occidentale de seize mètres carrés environ. Elle n'est pas spécialement interdite aux hommes ; quand on boit tous ensemble, il arrive que Mirai vienne s'y étendre pour boire et on utilise souvent cette pièce. Mirai a un lit semi-double ; comme moi, Koto dort sur un futon qu'elle étale au sol. En tout, un deux-chambres cuisine et séjour. Nous y vivons à quatre.

Après avoir sifflé le coca sans gaz sur le canapé du living, je me suis souvenu du *Cosmopolitan* que j'avais acheté à la supérette et je l'ai donné à Koto qui n'en finissait pas d'épiler ses sourcils.

— Tiens, voilà.

Elle l'avait déjà dû l'acheter, elle a feuilleté le magazine sans intérêt apparent et puis m'a dit :

— Tiens, tout à l'heure, on t'a appelé. Un certain Umezaki.

— Umezaki, mon mentor ? Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Si j'ai bien compris, il a demandé ce qu'on faisait pour le voyage ou quelque chose comme ça.

Umezaki, mon aîné au club, me proposait une sortie au plateau d'Izu le week-end prochain. Le couple d'amis censé venir s'étant soudain décommandé, il n'avait personne d'autre sous la main et m'avait donc appelé pour me dire de venir avec une petite amie.

— Tu es libre le week-end prochain ? ai-je demandé à Koto, qui s'épilait en faisant des grimaces.

— Si Maruyama n'appelle pas.

Réponse prévisible...

— Et tu sauras quand ?

— Quand, tu dis ? Mais le week-end prochain...

— C'est-à-dire que tu ne sauras qu'après le samedi et le dimanche du week-end prochain ?

— A peu près.

— Mais enfin, ça ne te fait rien ? Tu passes tes journées à attendre son coup de fil. Tu ne te dis jamais, par exemple, que tu es en train de gâcher ta vie ?

Je ne tenais pas spécialement à la voir m'accompagner au plateau d'Izu. Mais tout de même, il fallait bien qu'elle se rende compte, faute de quoi il ne lui resterait bientôt plus de sourcils à épiler.

— Bien sûr que j'ai tout ça en tête, moi.

— Ah oui, tu y penses ?

— Mais oui. J'attends ici toute la journée, imperturbable, un appel incertain.

— Oui, hein... Tu es plus calme que tu n'y parais.

— Moi ? Bien sûr.

D'un calme effrayant, me dis-je. Voilà une femme délaissée qui ne cesse d'attendre un coup de fil en s'épilant calmement les sourcils.

— Alors, tu ne viens pas ?

— Où ça ?

— Ah oui... Cet appel d'Umezaki, c'était pour nous proposer d'aller au plateau d'Izu le week-end prochain.

— Au fait, je l'ai déjà rencontré ? Au téléphone, il m'a dit : « Ça fait un bail », j'étais un peu perdue.

— C'est lui qui m'a apporté le lave-linge l'autre jour.

— Ah oui, ce gars qui a un air intelligent ?

— Donc, ce gars qui a un air intelligent m'a demandé si nous voulions aller avec lui au plateau d'Izu le week-end prochain.

— Au plateau ? Pour quoi faire ?
 — Eh ben, un tennis ?
 — Un tennis au plateau avec ce gars qui a un air intelligent ?
 — Oui. Et maintenant, tu as envie d'y aller ?
 — C'est ce que tu crois ?
 — Non, pas vraiment.

Elle aurait dû s'arrêter là, mais elle s'est remise à s'épiler les sourcils. Comme pour égaliser parfaitement le nombre de poils à droite et à gauche. Après avoir renoncé à l'inviter, j'ai enroulé le *Cosmopolitan* acheté en pure perte.

— Quelqu'un fait sécher du linge au balcon ? ai-je demandé en me levant du canapé.
 — Pas que je sache. Tu vas faire une lessive ?
 — Oui, tu veux que je te lave du linge en même temps ?
 — Oui, oui.

Sur ces mots, elle s'est précipitée aux toilettes, armée de sa pince à épiler. J'allais entrer dans la chambre des garçons quand elle m'a tendu le couvre-abattant tout froissé, que j'ai pris sans broncher.

— Ah, c'est ça ? Je ne mets pas d'adoucissant, d'accord ?

A peine refermée la porte de la chambre des garçons, j'ai jeté le couvre-abattant contre le mur de toutes mes forces.

En voyant émerger dans l'eau sale du lave-linge le couvre-abattant rose mêlé à mon linge de corps et à

mes chemises, ça m'a rappelé Shinya, allez savoir pourquoi.

Juste un mois auparavant, j'avais eu un appel d'Et-suko, d'abord ma camarade de classe au collège puis membre du club de basket comme moi au lycée, et elle m'avait appris au passage : « A propos, tu ne sais pas ? On m'a dit que Shinya était mort. » Elle m'appelait car elle comptait venir à Tokyo avec Noriko et Risa, ses deux coéquipières du club, pour l'ouverture de Disney Sea, et m'invitait à nous retrouver après si longtemps. Après avoir échangé les dernières nouvelles, juste au moment où elle allait raccrocher en disant : « Je t'appelle quand j'ai la date », elle a enchaîné : « A propos... » pour m'annoncer de but en blanc la mort de Shinya. Du même ton détaché qui était le sien, style : « Le voisin a mis une clôture, il paraît », j'ai bien failli répondre aussi sans y penser : « Ah bon ? » D'après elle, Shinya se serait tué tout seul dans un accident de moto dû à son seul fait. Quand elle m'a dit : « Vous étiez pas du tout amis, hein ? », j'ai aussitôt répondu : « Non, c'est vrai. »

Shinya était dans la même classe que moi au collège. A mon sens, dans tous les collèges du monde, les garçons forment quatre groupes en classe. D'abord, au tout premier rang, la crème, les grosses têtes à l'esprit bien clair ; juste derrière, ceux du club de sport, toujours à somnoler (j'étais du lot) ; ensuite, agglutinés côté couloir, les fans de la subculture au meilleur sens du mot, les *otaku* savants, qui se réveillent à la récré pour causer Bruce Lee et catch ; enfin, côté fenêtre et soleil, la bande de voyous comme Shinya.

En vérité, je n'ai pas souvenir d'avoir eu le moindre échange sympa avec Shinya à l'école. Toutefois, nous étions tous deux fous de l'actrice Iijima

Naoko, et il m'avait persuadé de lui acheter son album de photos d'elle.

Je le croisais parfois dans les quartiers animés. Sans son uniforme de collègue, il n'évoquait en rien le petit écolier qui portait son cartable au dos comme moi alors, mais plutôt un yakuza en herbe entraîné d'accomplir sa première mission.

Au lendemain de la rentrée en troisième, Shinya m'a appelé soudain chez moi. Pour me demander comment j'allais. On s'est pourtant vus ce matin en classe, me suis-je dit, mais j'ai répondu que oui, ça allait. Bon sang, j'avais gaffé, et il me sommait de venir ? Le doute s'insinuait : il n'allait pas me convoquer derrière l'école ou sur la berge voisine, comme dans les téléfilms ? Je me faisais déjà mon cinoche, dans le rôle du souffre-douleur.

— Tu es libre aujourd'hui ? a-t-il demandé, d'un ton vaguement embarrassé.

— P... pourquoi ? ai-je demandé d'une voix altérée, toujours coincé dans mon roman.

— Je me disais que si t'es libre, tu pourrais venir jouer chez moi.

Shinya m'avait bien dit de venir jouer, mais je n'ai pas saisi sur le coup. Le verbe « jouer » avait-il un sens caché dans l'argot des voyous ? Dans le doute, je n'ai pas vraiment répondu.

— Bon, dis-moi... Tu prépares bien l'examen d'entrée au lycée ?

— Oui, si on veut, ai-je répondu, rassuré par le ton scolaire que prenait enfin la conversation.

J'ignorais toujours la raison de son appel. Ce n'était pas pour me convoquer derrière l'école, semble-t-il. Comme il insistait pour que je vienne jouer si j'étais libre et que je n'avais pas de raison spéciale de refuser,

j'ai raccroché après avoir répondu : « J'arrive. » Et j'ai enfourché mon vélo.

En montant dans la chambre de Shinya, première surprise : il avait posé sur la table un gâteau aux fraises et du thé. Bien qu'il ait servi tout cela pour moi, il était assis devant moi avec sa face de voyou aux sourcils rasés. Après un lourd moment de silence, il a émis des mots encore plus surprenants que sa tarte : « Dis, tu veux bien m'apprendre à étudier ? » Pas d'erreur possible, c'est bien ce qu'il a dit. J'ai eu beau le sonder plusieurs fois, son ton s'est fait de plus en plus vif : « Je veux que tu m'apprennes à étudier », « Je te dis de m'apprendre à étudier », « Apprends-moi, je te dis ! », mais n'a point démordu de son idée. Je veux aller au lycée, disait Shinya. Et aussi : je ne peux le demander à personne d'autre.

Depuis ce jour, je suis passé plusieurs fois par semaine chez Shinya après l'école. Il m'imposait le silence – « Surtout, ne le dis à personne ! » –, cela se faisait à l'insu de la classe. Les copains du basket avaient répandu le bruit que j'avais une petite amie qui allait au collège de la ville voisine, ajoutant que c'était « un sacré boudin ».

Je n'avais pas la ferme intention de donner des cours à Shinya ; à vrai dire, je n'étais pas non plus assez calé pour. Si je le fréquentais, c'est qu'il n'était pas aussi mauvais bougre qu'il en avait l'air, que nous étions tous deux fans d'Iijima Naoko et que plus nous discussions, plus je voyais que nous étions en phase. Chaque fois qu'il m'invitait chez lui, j'étais ravi de venir : nous ne faisons que nous raconter des idioties jusqu'à que ses parents montent nous rappeler à l'ordre, et nous ne voulions même pas toucher aux cahiers d'exercice qui s'entassaient sur le bureau. Plus

tard, même sans y être invité, j'étais toujours fourré chez lui. A le voir rire gaiement d'histoires sans queue ni tête, je ne l'aurais jamais cru si soucieux de son avenir – sans blague ! Je pense que sa facilité de contact, alliée à sa gentillesse naturelle, lui avaient valu des malheurs, et qu'à ce moment de sa vie il tenait à rattraper à tout prix le retard qu'il avait pris sur les autres. A l'époque, moi, fils d'un petit restaurateur de sushis, simple collégien en bonne santé, j'étais loin d'imaginer la présence d'un désespéré à mes côtés.

Pour finir, jugeant « inutile de se présenter aux examens », Shinya n'avait même pas envoyé sa candidature au lycée réputé de son choix. Je lui aurais bien dit d'essayer, juste pour voir, mais si moi, son précepteur, je n'étais même pas sûr d'être admis, a fortiori Shinya, qui était mon élève...

Il n'avait absolument rien d'un idiot. S'il s'était trouvé que la classe entière n'étudie pas à la maison ni n'aille aux cours privés, et se contente de l'enseignement de l'école pour réussir aux examens, je suis prêt à parier que c'est lui qui aurait eu la meilleure note. Seulement voilà, les choses ne sont pas si simples en ce monde. C'est comme la course du lièvre et de la tortue. Si la tortue a vaincu le lièvre, ce n'est pas grâce à son entraînement assidu, mais parce qu'elle lui a caché qu'elle s'entraînait assidûment à marcher. A l'issue du collège, j'ai cessé de fréquenter Shinya. Et jusqu'à la fin, en vertu de notre secret, les autres n'ont remarqué aucun changement.

La dernière fois que je l'ai croisé, je me souviens que c'était une semaine avant la cérémonie de remise des diplômes au lycée (je ne sais pas comment, mais j'y avais été admis). Rencontre inopinée dans le bus. Nous ne nous étions pas vus depuis pas mal de temps,

nous avons causé un petit moment. Je lui ai appris mon départ pour Tokyo le mois d'après. « Dis donc, étudiant en fac à Tokyo, mais c'est génial, ça ! » a-t-il grommelé, d'un air envieux. Puis, à l'approche de l'arrêt de bus, il s'est levé, dirigé vers la porte, puis soudain arrêté comme s'il avait oublié quelque chose, et il m'a dit : « Eh bien, bon courage à Tokyo... Je resterai voyou au train où ça va ! Bats-toi aussi pour moi à Tokyo... ! »

Depuis un mois qu'Etsuko m'a annoncé la nouvelle, juste au moment de m'endormir, il arrive que la scène de l'accident de Shinya, que je n'ai pourtant pas vue, me traverse l'esprit. Il roulait à moto sur une ligne droite. Il a dû rencontrer un obstacle. Peut-être qu'il a perdu l'équilibre pour l'éviter. Mais alors, il aurait tenté un rétablissement, et même s'il était tombé, il ne serait pas mort. Car c'était un athlète qui avait également la tête bien faite. Il sprintait plus vite que tous les autres membres du club d'athlétisme. La prof de musique, une vieille fille, trouvait qu'il ressemblait à James Dean.

Je me souviens de notre dernière rencontre dans le bus. Soudain, avec l'air de s'excuser, Shinya s'était mis à causer : « Autrefois, j'ai fait une farce à ton père. Tu sais, la grande maison Yanagawa, devant chez moi ? Ça remonte à l'école primaire, mais des potes et moi, on avait téléphoné chez toi et commandé des sushis extra Number One pour quatre, à livrer de suite chez les Yanagawa au bloc 3. Ce jour-là, il pleuvait à verse, et voilà ton père en moto, trempé dans son imper, une expression terrible, peut-être à cause de la pluie qui lui fouettait le visage, qui monte la pente devant chez moi. Nous, derrière les rideaux, on le zeyutait en riant comme des bossus. On ne pensait pas du tout à

mal, mais cette tronche ruisselante, c'était marrant ! Des mômes, quoi. Ton père a stoppé devant le portail des Yanagawa, puis il est entré par la porte de service en s'inclinant. On languissait de voir sa tête à la sortie. Un petit moment après, il est sorti par la porte de service, même manège, en courbant l'échine trente-six fois. On se disait qu'il allait repartir, sans plus. Qu'il se rendrait compte de la farce et qu'il repartirait en pétard. Mais voilà qu'au beau milieu de l'averse il se met à vérifier les plaques du voisinage et qu'il n'en finit plus ! Il les passe une après l'autre, pour voir si la maison des Yanagawa n'est pas dans le coin, et l'averse qui le trempait jusqu'aux os ! Au début, c'était drôle, mais après avoir tourné dans le voisinage, il est revenu à sa moto pour aller sans doute dans une autre ruelle. On ne pouvait plus voir ça. Je ne sais plus de qui c'est venu, mais on a reflué vers la chaufferette, pour oublier ce qui se passait dehors, et on s'est forcés à changer de sujet. Va savoir combien de temps encore ton père a dû chercher... Ça caillait, ce jour-là. »

Quand je suis monté à Tokyo, mort d'angoisse, étudier à l'université, mon père m'a accompagné à l'aéroport. Il m'a dit : « C'est peut-être une idée de vieux, mais si tu vas en fac, trouve-toi un bon aîné. Trouve-toi un aîné digne de respect que tu puisses fréquenter ta vie durant. » Sourire aux lèvres, j'ai répondu : « Ah non ! Je serai garçon de courses toute ma vie ! » Mon père m'a tapoté la tête en disant : « Ne sois donc pas idiot ! Qui se fait aimer d'un bon aîné se fera respecter ensuite par un bon cadet. »

Quand Umezaki m'a apporté ce lave-linge, je me suis montré exécrable : « Si tu veux me donner quelque chose, donne-moi mieux que ça. » Comme à son habitude, il a réagi avec le sourire : « Dis donc, tu

l'as gratis, je te l'amène en camion chez toi et en plus, tu me parles comme ça ! » Son lave-linge à deux tambours, à l'essorage il vibre tellement qu'il finit au bout du balcon. C'est sûrement à cause du niveau du sol qui penche un peu vers le trou d'évacuation des eaux. A la fin de l'essorage, la prise de terre et le fil électrique sont tendus comme une laisse, il a l'air d'un chien qui cherche à se détacher de son collier.

Depuis quelque temps, j'ai envie de parler de Shinya à quelqu'un. Sa nature, ses aptitudes... sa vie, sa mort... ses mots dans le bus... Tout ce qu'il m'a dit, je veux en parler sérieusement à quelqu'un. Mais je ne vois pas à qui en ce moment. Même si c'est mon meilleur pote, impossible d'en parler à Sakuma. Si je le fais, il tournera la chose à la plaisanterie et mettra un terme à la conversation en proposant un billard ; inversement, s'il prête l'oreille et me donne un avis sérieux, je me sentirai si mal à l'aise que je n'insisterai pas. Quant à Koto, Mirai et Naoki, d'accord on vit ensemble mais il est hors de question que je leur montre mon côté grave et sentimental. D'ailleurs, si notre vie commune est possible, n'est-ce pas justement pour cette raison ? C'est parce que nous ne parlons que des sujets dont nous pouvons parler, et surtout pas de ceux dont nous voudrions parler, que les choses se passent bien entre nous.

En attendant la fin de la lessive, j'ai observé la rue depuis le balcon. Trop absorbé dans mes pensées, je n'avais pas fait attention à la Century noire arrêtée devant l'immeuble. Le jour était tombé, le reflet du réverbère sur la carrosserie noire la faisait briller comme une carapace d'insecte. Quand je me suis retourné, l'essorage était déjà fini.

A ce moment précis, il y a eu un remue-ménage infernal du côté de l'entrée, et Koto, *bentô* à la main, visage défait, s'est ruée dans la chambre des garçons.

— Quoi ? Que se passe-t-il ?

Sans savoir pourquoi, j'ai tendu à Koto le slip que je venais d'extraire du lave-linge. Elle avait l'air plutôt démontée, mais, sans savoir pourquoi non plus, elle l'a pris docilement.

— Il... Il est venu. Il est à côté, le type, dit-elle d'une voix tremblante.

— Ah... Mais quel type ?

— Ben, celui qui passe souvent à la télé...

— Mais qui, enfin ?

— Je ne sais pas son nom. Un député de Shizuoka ou d'ailleurs, qui passe souvent à la télé... Je le hais, on dirait l'acolyte de l'ex-premier ministre, il sourit bêtement...

— Qui alors ?

— Je te dis que j'ignore son nom. Attends, il a la tête de Yokoyama Knock¹...

— Noguchi Yoshio ?

— Voilà, c'est lui ! C'est lui qui est venu au 402.

Tout en calmant Koto, tout excitée, qui tenait encore à la main mon slip essoré, je l'ai poussée vers le living, où je lui ai fait boire un peu d'eau. Elle m'a donné sa version des faits : après s'être acheté un *bentô* près de la gare, elle prend l'ascenseur et sort dans le couloir quand la porte du 402 s'ouvre soudain pour laisser passer un type qui ressemblait à Noguchi Yoshio. Je me suis souvenu alors de la voiture noire

1. Comique de télévision, puis préfet d'Osaka; accusé par une jeune femme de harcèlement sexuel et surnommé le poulpe obscène.

devant l'immeuble, mais j'ai préféré ne pas surchauffer Koto qui, depuis l'affaire Yokoyama Knock, ne mange plus du tout de poulpe.

— Tu es sûre et certaine que c'était Noguchi Yoshio ? ai-je demandé d'un air incrédule. Mais elle a répondu en tremblant de tous ses membres : « Sûre et certaine », et la rage s'est emparée d'elle :

— On va le dénoncer, le dénoncer, je te dis. Rien que d'imaginer ce poulpe obscène en train de faire des choses avec une fille, juste derrière le mur, je suis si dégoûtée que je ne pourrai pas en dormir.

— Hé, attends un peu. Qui m'a dit tout à l'heure que les voisins n'étaient pas dans la prostitution mais dans une secte ? Je veux bien signaler la chose à la police, mais si elle enquête et que l'agence immobilière découvre le pot aux roses, qu'est-ce que nous allons devenir ? C'est l'expulsion. Et pour cause, c'est un immeuble pour jeunes mariés.

— Alors, qu'est-ce que ce poulpe obscène fiche ici, dans un appartement pour jeunes mariés ? a-t-elle crié, mais son visage tendu s'est radouci juste un rien, comme si ses propres paroles avaient eu le don de l'amuser.

Apparemment, ce n'était pas la prostitution mais la présence du poulpe obscène dans l'appartement d'à côté qui donnait à Koto cette sensation immonde.

Elle a dit qu'elle en avait perdu l'appétit et m'a donné son *karasu-bentô* qu'elle venait d'acheter. Le *karasu-bentô* est en réclame en ce moment : *kara*, c'est friture, et *su*, pour gingembre ; ce sont les deux ingrédients de cet excellent article, vendu au prix de cinq cent quatre-vingt yens. Cette poêlée assaisonnée au gingembre est si exquise que, passé 20 heures, il n'en reste parfois plus.